

INTRODUCTION

FRANÇOIS DUCONSEILLE
JEAN-CHRISTOPHE LANQUETIN
DOMINIQUE MALAQUAIS

Play›Urban est une plateforme de recherche collective inter-écoles d'art dont les participants ont pour ambition d'intervenir en tant qu'artistes-chercheurs (désignations à nos yeux synonymes) dans l'espace urbain et ainsi de contribuer à l'élaboration d'une connaissance contextuelle et horizontale des villes d'aujourd'hui. Le projet a été initié à Strasbourg par l'atelier Scénographie de la Haute école des arts du Rhin, avec le groupe Hors format de l'option art (François Duconseille, Éléonore Hellio, Jean-Christophe Lanquetin, Grégoire Zabé), et à Johannesburg par le département Arts visuels de la Wits School of Art (Natasha Christopher, Zen Marie), en lien ponctuel avec d'autres institutions (Académie des beaux-arts de Kinshasa, La Cambre à Bruxelles). Les deux équipes ont été rejointes sur l'ensemble du processus par Dominique Malaquais (CNRS). Dans sa phase initiale (2011-2013), Play›Urban a pris la forme de quatre résidences : deux d'une semaine et deux d'un mois, à Johannesburg et à Strasbourg. Étudiants et enseignants ont expérimenté ensemble, de concert avec des artistes et des chercheurs fortement impliqués dans les contextes urbains pratiqués. Des séminaires et des expositions à Johannesburg et à Strasbourg ont ponctué cette phase : à VANSAs (Visual Arts Network of South Africa), chaque semaine pendant un mois en septembre 2012, et sous la forme d'une exposition et de rencontres publiques, co-réalisées à Strasbourg avec le théâtre du Maillon et Pôle Sud (Centre de développement chorégraphique), intitulées « Ville(s) en jeu(x) », en octobre 2013.

En tant qu'artistes-chercheurs, au sein de Play›Urban nous naviguons constamment entre étude et création. Les approches et les médiums que nous déployons sont multiples. Dans le cadre présent, un geste d'artiste peut être individuel ou collectif, porteur d'une dimension documentaire, de fiction, ou encore de ce qu'on nomme en anglais *faction* (c'est-à-dire de processus qui se situent à l'intersection de la réalité et de la fiction). La relation au

quotidien des habitants des villes où nous sommes présents, leur devenir spectateur ou leur implication dans nos dispositifs de collectif sont au cœur de nos projets. Ces derniers s'inscrivent aussi horizontalement que possible dans la ville. Le sens de notre présence, sa possibilité même, son incidence politique sont en permanence questionnés. L'ambition est, même momentanément, de tenter de produire du commun dans une ouverture à la singularité tant des contextes que de nos subjectivités. Nous travaillons à une connaissance des environnements urbains tels qu'ils sont infrastructurés et tels que les gens les vivent, les pratiquent, les perçoivent, et ce aussi bien à Johannesburg qu'à Strasbourg – contextes fort différents, certes, mais qui, à travers notre travail, entrent en résonance.

Lors de chaque résidence, un dispositif de collectif rassemble les participants autour de l'invention de méthodologies et d'enjeux communs. On trouvera, en ouverture de ces pages, des photos d'un mur couvert de Post-it. Ces derniers sont l'expression des attentes de tous les participants à la résidence de mai 2011 à Strasbourg. Il s'en dégage une volonté immersive et ludique, un souhait d'utopie urbaine. Le jeu est ici concept, méthodologie et pratique. Il s'agit de jeu au sens de play (jeu gratuit, jeu pour jouer) et non au sens de game (jeu pour gagner). C'est par le truchement de cette dimension de jeu que nous tentons d'entrer en interaction avec les contextes. Les règles du jeu existent pour construire les cadres de travail, pour structurer le regard, mais nous pouvons les défaire, les contourner, choisir de ne pas les respecter. Obéir à la règle n'a jamais été le but de la partie. Il s'agit plutôt d'un déclencheur signifiant, d'un prétexte. Mais qu'on ne s'y méprenne pas : le jeu, ici, aussi ludique soit-il, n'a d'amusant, de léger, que l'apparence. En son cœur se profilent des enjeux éthiques, et de ce fait politiques, fondamentaux. Comment (re)penser la ville à l'aube du XXI^e siècle, siècle

1 <http://esad-stg.net/Play›Urban/>

dont il est communément admis qu'il sera le siècle urbain entre tous? Telle est la question qui nous guide et qui informe notre travail.

Fait de questionnements et non de réponses et se voulant explicitement un processus ouvert, ce travail s'élabore autour d'une palette de concepts clés, sujets de réflexion centraux dans la recherche actuelle sur la ville comme sur la production artistique: théâtralité, politique(s) des corps (ou body politics), espace public / espace commun, infrastructure de personnes (people as infrastructure)... Ces concepts constituent pour l'équipe Play>Urban une cartographie ouverte de notions, d'enjeux et de questions avec lesquels nous avons choisi de jouer, en les interrogeant en termes théoriques bien sûr, mais aussi et surtout en les « activant », comme des pistes, des directions, des indices lors de nos expérimentations urbaines.

LA REVUE

Les concepts qui nous guident ont été théorisés, principalement, par des chercheurs et des praticiens anglophones. Pourtant reconnus pour le rôle essentiel qu'ils jouent dans l'articulation de la pensée sur les villes et les cultures urbaines au XXI^e siècle, les écrits de ces spécialistes n'ont pour la plupart pas été traduits en français et, de ce fait, restent difficiles d'accès à d'importants pans du public francophone. Un premier enjeu de la revue Play>Urban est de contribuer à la traduction de ces textes afin de les diffuser à un public plus large. Ainsi, chaque numéro de la revue se fonde sur une ou plusieurs traductions de textes de référence avec lesquels nous avons travaillé. Dans ce premier numéro – on le verra de façon détaillée plus loin – notre focale est l'œuvre du sociologue états-unien AbdouMaliq Simone.

Un second enjeu de la revue est de publier des traces de nos travaux. Textes, projets graphiques, essais photo: il s'agit de documents témoignant d'expérimentations menées durant les résidences Play>Urban. Via cette mise en page de traces, nous tentons de mettre en forme nos idées et expériences. Notre cadre est élastique. Nous choisissons de publier des points de vue, des approches, des formes radicalement différents les uns des autres, sans forcément chercher à les lier entre eux. Le but, en effet, n'est pas de présenter un produit fini, un objet lisse. Bien au contraire. Sinuosités, rugosités, faux départs nous intéressent au premier chef, car ils sont l'expression même de notre processus, de notre circulation entre étude et création.

Troisième enjeu, enfin, l'accessibilité. Notre souhait est que cette revue soit aisément et partout accessible. Elle existe donc à la fois en ligne et en format papier. Le noir et blanc permet d'imprimer très facilement

soit un numéro dans son ensemble, soit une contribution précise. Le format A4 est pensé dans la même logique: pour presque rien, on doit pouvoir imprimer un texte à la maison, à Paris, comme dans un cybercafé, à Kinshasa.

UNE INFRASTRUCTURE DE PERSONNES

Ce premier numéro est construit autour du concept de people as infrastructure, élaboré par AbdouMaliq Simone dans un texte éponyme paru en 2004. Nous présentons ici une traduction des premières pages de ce texte. Théoriquement denses, celles-ci décrivent précisément le concept de Simone. Deux autres concepts – the public et endurance –, élaborés par le même auteur, retiennent notre attention. Déclinons de people as infrastructure, ils enrichissent et complexifient cette notion fondamentale à nos travaux. Nous traduisons ici des passages clés de textes que Simone leur a consacrés en 2009 et 2014.

Pour explorer avec lui le concept de people as infrastructure, nous avons invité AbdouMaliq Simone à Strasbourg en 2011. En amont et en aval de cette rencontre, nous avons lu et discuté son texte. Mais ce n'est qu'au terme de notre processus de résidences – c'est-à-dire au bout de deux années pleines d'expérimentation – que nous avons commencé à appréhender toute la force de son propos. Dans nos premières expérimentations, force est de constater que nous tâtonnions. La notion d'une infrastructure de personnes – c'est-à-dire d'une ville qui serait construite par les relations horizontales entre ses habitants plutôt que via une structuration verticale de ces derniers par des forces sur lesquelles ils n'ont que peu de prise – faisait écho en nous à un désir assez flou (et sans doute naïf) de ville partagée, d'espaces urbains où la place des habitants serait primordiale. De cette lecture de Simone, certes pas inexacte, mais trop simpliste, les participants aux résidences se sont emparés chacun à sa manière et de façons fort diverses. Individuellement et collectivement, nous avons en un sens cherché cette ville idéal(isé)e, en observant et de ce fait en donnant corps, notamment lors de longues marches (dont le lecteur trouvera ici des compte rendus), aux environnements urbains dans lesquels nous avons travaillé.

On pourra penser que cette quête faisait plus de sens à Johannesburg qu'à Strasbourg ou, du moins, y était plus aisée. L'hypothèse que les gens constituent l'infrastructure de la ville n'est pas d'emblée évidente dans une ville « musée » européenne où le lissage de l'urbain, les infrastructures matérielles et les dispositifs de contrôle sont devenus omniprésents. L'espace public y est extrêmement régulé, alors qu'à Johannesburg les présences humaines qui façonnent, occupent et aménagent l'urbain sont beaucoup plus visibles, présentes et multiples.

Mais ce n'est pas si simple ou binaire et nous nous sommes vite aperçus qu'il était nécessaire de creuser au-delà des différences apparentes. Car les processus de gentrification et de contrôle existent aujourd'hui partout dans le monde. La pensée des villes ne se construit pas seulement en termes Nord-Sud, mais aussi en termes de dynamiques, de rapports entre les puissances institutionnelles et économiques (et leurs enjeux eux-mêmes multiples) et les dynamiques issues des gens (elles-mêmes complexes et diverses).

Si bien des textes, projets graphiques et essais photographiques que nous présentons dans ce numéro initial reflètent nos premières expérimentations, ces micro-recherches témoignent d'une volonté de continuer et de développer ces pistes. Ils sont aussi l'expression d'un processus menant vers une compréhension poussée de la place de l'artiste-chercheur dans la ville. À l'échelle de Play>Urban, ce processus nous permet d'agir et de performer l'urbain : c'est notre manière de nous y inscrire, de l'interroger, de l'étudier. Il s'agit d'éprouver la ville où nous sommes, qu'il s'agisse de Johannesburg ou de Strasbourg, d'en tester les possibles, les résistances, les limites. Nous sommes ainsi dans une dynamique où les individus – en l'occurrence nous, résidents du cru ou étrangers, mais tous en tant qu'artistes-chercheurs – la façonnent. Et cette dynamique, même si elle se heurte à de nombreux obstacles (une part du projet étant de jouer avec ces obstacles), constitue elle-même une infrastructure de personnes. Au final, via nos énergies, par la nature de nos gestes et de nos présences, nous activons cette notion proposée par Simone. Cela n'est pas sans lien avec la manière dont Simone lui-même travaille, en immersion, en rencontrant les gens, en parlant avec eux et en développant ses concepts à partir de là. Cette dynamique s'est fait jour dès les premières sessions de travail à Strasbourg en mai 2011. Il s'agissait d'un dispositif de collectif, à l'échelle d'une quarantaine de personnes, conceptualisant, jouant, créant et exposant ensemble : une petite et éphémère infrastructure de personnes, convergeant et divergeant simultanément face à des enjeux, des situations en partage, devant s'organiser, gérer leurs différences, produire, agir. Ce qui nous renvoie directement aux descriptions de Simone sur la manière dont, à travers des relations horizontales, complexes, entremêlées, les citoyens se donnent les moyens de vivre ensemble dans un environnement urbain donné. Moins, donc, qu'étudier un concept au sens académique du terme – moins que de le penser par le biais du mot couché sur la page – nous avons voulu le mettre en pratique et, ainsi, le faire momentanément exister. Nous espérons avoir été fidèles à l'esprit de son concepteur.

Dans ce numéro, donc, nous publions la traduction de trois extraits de textes d'AbdouMaliq Simone : « People as Infrastructure », « The Public » et « Endurance ». Nous publions ensuite un ensemble de points de vue et de projets produits après les résidences, dont le fil conducteur est la notion de people as infrastructure en lien avec nos pratiques d'artistes et nos questionnements. Ainsi qu'une série de textes qui nous semblent faire richement écho aux préoccupations de Play>Urban : textes d'artistes, d'architectes, de théoriciens qui nous inspirent. Nous proposons enfin une sélection d'écrits, de projets graphiques et d'essais photo qui sont le reflet direct de nos expérimentations à Johannesburg et à Strasbourg. Ces propositions, il y a lieu de le souligner à nouveau, ne prétendent pas être des objets finis et leur présentation ne se veut ni homogène ni lisse. Comme aide à la navigation, cependant, une fiche signalétique apparaît, qui résume brièvement chaque expérimentation.